

Tchekhov, un temps qui fut
Anton Tchekhov, une vie illustrée

Alexandre Lazaridès

Numéro 119 (2), 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24456ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lazaridès, A. (2006). Tchekhov, un temps qui fut : *Anton Tchekhov, une vie illustrée*. *Jeu*, (119), 154–156.

Tchekhov, un temps qui fut

C'est une « vie illustrée » de Tchekhov qui combine, avec un rare bonheur, images, texte suivi et encadrés thématiques dans une mise en pages à la fois sobre et attrayante. Le lecteur se laisse vite convaincre que cet ouvrage sur le poète du temps qui fuit n'est pas un livre de plus sur Tchekhov dans une bibliographie surabondante. On apprécie la qualité de l'information, précise sinon originale, concernant les données biographiques, tout autant que la pertinence des réflexions réservées à l'art dramatique ou narratif de Tchekhov et à son étonnante modernité. La bibliographie, suffisante et sans étalage, nous révèle que la recherche a été solidement étayée, autant par la fréquentation du corpus tchékhovien que par la connaissance des études concernant l'homme et l'œuvre. Une chronologie détaillée complète utilement l'information.

Illustrer la vie

Il y a aussi les photos, très nombreuses. Elles sont de deux sortes. La première comprend une soixantaine de photos en couleurs prises par l'auteur lui-même, lors de quelques visites aux hauts lieux de la biographie tchékhovienne : Tangarog, petite ville portuaire sur la mer d'Azov où le dramaturge est né et où se trouve encore, transformée en musée comme le reste de la bâtisse en briques rouges de deux étages, la triste boutique paternelle mal chauffée durant les hivers russes réputés pour leur rigueur ; la maison à Moscou où la famille, ruinée, a ensuite habité pendant quelques années et où Anton tenait clinique ; le domaine rural de Mélikhovo, au sud de la capitale, où ont été écrits, entre 1892 et 1899, tant de récits et de pièces appelés à la célébrité ; l'île de Sakhaline, enfer concentrationnaire dont la réputation avait ému autant l'humaniste que le médecin en Tchekhov ; enfin, la datcha près de Yalta, non loin de la mer Noire, au climat de « chaude Sibérie » nécessaire pour parer à une tuberculose tenue pour incurable en ce temps-là.

La seconde série de photos, empruntée à divers musées consacrés à Tchekhov, le plus souvent dans les lieux, sinon dans les



Anton Tchekhov¹. Une vie illustrée

OUVRAGE DE ROCH CÔTÉ, MONTRÉAL, ÉDITIONS FIDES, 2005, 174 p., ILL.

1. L'auteur a choisi de mettre un accent aigu sur le e du nom de l'écrivain, contrairement à un usage maintenant établi. L'accent a été même ajouté dans les citations (d'auteurs et de critiques français) qui n'en comportent pas dans l'original, par uniformité éditoriale sans doute. Il faut reconnaître qu'un certain flottement subsiste dans toute translittération entre langues éloignées.



Tchekhov à 42 ans, en 1902, en compagnie de sa mère, de sa sœur Macha (debout, à gauche) et de Olga Knipper, qu'il a épousée l'année précédente. Photo: Maison-musée Tchekhov de Yalta, tirée de l'ouvrage de Roch Côté, *Anton Tchekhov*, Montréal, Fides, 2005, p. 96.

La curiosité à l'égard de la vie des artistes, des êtres qu'ils ont connus, des lieux qu'ils ont fréquentés ou des objets qu'ils ont possédés, même si elle tient d'un certain fétichisme, se légitime par le désir informulé d'appréhender le mystère de la création, de lever un pan de son voile. On scrute, non sans quelque naïveté sans doute, la modeste table de travail de Tchekhov à Mélikhovo (p. 53 et 89), à la recherche d'un indice sur ce qui pouvait bien se passer en lui au moment où il s'y asseyait, mettait son indispensable binocle laissé là sur quelques feuilles manuscrites, avant de se saisir du porte-plume en bois clair reposant sur l'encrier, toujours prêt à servir (y trouverait-on encore les empreintes digitales du maître?), près d'une fenêtre par laquelle l'écrivain avait vue sur une certaine cerisaie...

Sur le côté gauche de cette même table, un portrait de Tchaïkovski, dédié, trône toujours dans son petit cadre doré. La présence de l'auteur de *la Pathétique* étonne de prime abord. Quelles affinités pouvaient donc exister entre lui et l'auteur de *la Cerisaie* à qui tout pathos, tout lyrisme direct était tellement étranger? La légende qui accompagne l'illustration (p. 53) nous apprend qu'un projet de collaboration pour un opéra avait même été mis en branle entre les deux hommes, projet qui ne put aboutir

maisons où il a vécu, consiste principalement en portraits de l'écrivain et de son entourage familial ou professionnel. Certaines photos sont bien connues, mais d'autres, souvent émouvantes, le sont beaucoup moins. Un mélange de noblesse et de réserve ainsi qu'une grande douceur du regard caractérise, chez le grand écrivain, une expression que les ravages de la maladie altéreront quelque peu. La force tranquille de sa présence tranche dans les portraits de groupe.

Le temps a revêtu cette série d'illustrations en blanc et noir d'une patine qui les réfère à un monde révolu et à l'inéluctable effacement des êtres, quelle que soit leur grandeur. Au fur et à mesure qu'on tourne les pages, on se sent envahi par une nostalgie diffuse, souvent ému, comme on peut l'être devant les grandes pièces de Tchekhov, dans la mesure où celles-ci rendent compte « de la vie qui s'écoule sans gloire, du passage du temps sur les êtres, des questionnements qui demeurent sans réponse et de la solitude qui encercle toute existence » (p. 121).

Lever le voile



Le bureau de l'écrivain,
à Mélikhovo, d'où il avait
vue sur une cerisaie.

Photo : Roch Côté, tirée
de son ouvrage, *Anton
Tchékhov*, Montréal,
Fides, 2005, p. 89.

à cause de la mort prématurée du compositeur. Ailleurs, Roch Côté nous rappelle qu'il faut être attentif à cette sorte de « petite musique de fond » qui sert de « principe d'unité » à un théâtre qui se refuse au « développement d'une intrigue » (p. 119). Beau sujet de recherche comparée sur la place de la musique dans la pensée et l'œuvre de Tchekhov !

La simple connaissance visuelle des êtres qui ont compté dans la vie de Tchekhov, des membres de sa famille en particulier, aide à les comprendre quelque peu, mais laisse dans l'ombre les rapports du génie avec son milieu, question décidément inépuisable. Voici les deux grands frères, Alexandre et Nicolas, qui, moins doués de résilience psychologique, n'ont pas réussi à contrer l'influence destructrice du père, Pavel Légorovitch, « bigot autoritaire » et mélomane qui battait sans ménagement sa progéniture mâle. Alexandre, l'aîné, intellectuel doué, alcoolique aussi honteux qu'instable, violent de surcroît à ses heures, nous rappelle les personnages dostoïevskiens. Un de ses fils, Mikhaïl, sera acteur, interprétera les pièces de son oncle avant de partir faire carrière à Hollywood. Le second, Nicolas, était un artiste (il a illustré certains des premiers textes de son frère) au visage et au caractère torturés, tuberculeux comme Anton et mort encore plus jeune que lui, à l'âge de trente et un ans. Les relations avec les deux autres frères cadets, Ivan et Mikhaïl, semblent avoir été moins étroites. Enfin, voici Macha, l'unique fille de cette famille de cinq garçons, qui avait renoncé, pour servir et protéger son illustre aîné, à toute vie personnelle. Elle se sentira autorisée à lui reprocher d'avoir épousé Olga Knipper, mais, tout de même, veillera en vestale absolue, jusqu'à sa mort, en 1957, sur une célébrité devenue universelle.

Dans son avant-propos, l'auteur qualifie modestement son travail de « reportage » et de « collage ». On en souhaiterait beaucoup de cette qualité dans le monde littéraire ! Merci donc aussi aux Éditions Fides. ¶